



CORINA BOMANN

# Le Jardin au clair de lune

## Après le succès de *L'île aux papillons*, découvrez le nouveau roman de Corina Bomann...

Le jour où un étrange vieil homme lui offre un violon orné d'une rose qui aurait appartenu à sa famille, Lilly Kaiser voit sa vie basculer. Quelle énigme renferment l'instrument et la partition intitulée *Le Jardin au clair de lune* dissimulée à l'intérieur ?

De Berlin à Londres en passant par l'Italie, ses recherches vont mener Lilly jusqu'à Sumatra, une île d'Indonésie intense au riche passé colonial. Des plantations de canne à sucre aux concerts éblouissants, Lilly met ses pas dans ceux de deux violonistes virtuoses, Rose et Helen, qui ont enchanté les foules cent ans plus tôt. Elle est encore bien loin de se douter qu'en pénétrant dans le mystérieux et sublime jardin « au clair de lune », elle a rendez-vous avec sa propre histoire... et avec l'amour.

*SUR UN AIR DE VIOLON, LE JARDIN AU CLAIR DE LUNE  
NOUS FAIT VOYAGER À TRAVERS LES ÉPOQUES,  
AU FIL D'UN SIÈCLE D'HISTOIRE COLONIALE,  
RETRAÇANT DES DESTINS HORS DU COMMUN.*

Après avoir validé une formation d'assistante dentaire, **Corina Bomann** a choisi la voie de la littérature, et est devenue une romancière à succès, avec près de deux millions d'exemplaires vendus dans le monde. Elle est l'auteur du best-seller *L'île aux papillons*, publié chez Charleston.

Traduit de l'allemand par **Amélie de Maupeou**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN 978-2-36812-045-3



9 782368 120453

**22,50 euros**  
Prix TTC France

### L'avis des Lectrices Charleston

« Servi par une plume gracile et délicate, *Le jardin au clair de lune* se lit comme on se plongerait dans une malle remplie de photographies en sépia : avec attention et émotion. »

Clarisse Sabard, du blog *Aux douceurs littéraires*

« On passe avec ce livre un très agréable moment, on découvre avec plaisir des contrées inconnues. »

Hélène Emereau, du blog *Les lectures d'Hélène*

« J'ai vraiment beaucoup aimé ce roman qui offre de magnifiques portraits de femmes et qui nous fait voyager aux quatre coins du monde et d'une époque à l'autre. »

Coralie Khong-Pascaud, du blog *La bulle de Coco*

« En alternant les épisodes historiques et contemporains de nos héroïnes, l'auteur trouve un rythme magique qui permet à ses lecteurs d'embarquer dans une saga familiale extraordinaire. »

Marine Noirfalise, du blog *a touch of blue... Marine*

« C'est un roman à la fois historique, romantique, mystérieux et exotique, l'histoire d'une femme blessée, qui s'est laissée isoler du monde après la mort de son mari et qui entreprendra un voyage initiatique qui la ramènera à la vie. »

Marie Vareille, du blog *Fan de chick-lit*

Du même auteur, aux éditions Charleston  
*L'île aux papillons*, 2014

Titre original : *Der Mondscheingarten*

Copyright © Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin, 2013

Published in April 2013 by Ullstein Taschenbuch

Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Amélie De Maupeou

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-045-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston.

LE JARDIN  
AU CLAIR DE LUNE



Corina Bomann

LE JARDIN  
AU CLAIR DE LUNE

ROMAN

  
CHARLESTON



## PROLOGUE

*Londres, 1920*

Perplexe, Helen Carter contempla son reflet dans le miroir. Une longue balafre partageait son visage en deux, le maquillage mêlé à ses larmes dessinait un motif marbré sur ses joues. Ses yeux couleur ambre, de forme exotique, brillaient étrangement sous l'épaisse couche de mascara noir qui lui donnait des allures de star de film muet.

Helen ne s'était jamais intéressée au cinéma, sa seule passion était la musique. En cet instant, cependant, il lui semblait jouer devant une caméra. Ce qui venait de se passer aurait tout aussi bien pu sortir de la plume d'un de ces scribouillards qui rôdaient devant les portes des studios, un scénario à la main, dans l'espoir de rencontrer un producteur.

Helen lâcha un bref éclat de rire amer, aussitôt suivi d'un sanglot. Ses yeux s'emplirent à nouveau de larmes qui se teintèrent de noir avant de glisser le long de ses joues.

À peine quelques minutes plus tôt, tout allait parfaitement bien. Sa carrière de violoniste était plus que prometteuse, elle avait le monde à ses pieds. Dans une demi-heure, une foule viendrait écouter son interprétation de Tchaïkovski au London

Hall – le roi George V lui-même avait annoncé sa présence ainsi que celle de son épouse. Un honneur dont peu de musiciens, si talentueux fussent-ils, pouvaient se vanter.

Helen avait toujours eu de la chance. Repérée en tant que prodige dès l'âge de dix ans, elle passait aujourd'hui, à dix-huit ans tout juste, pour l'une des plus brillantes virtuoses du monde. Même la presse italienne n'avait pas hésité à qualifier la jeune Anglaise d'héritière de Paganini. Quand son agent lui avait montré ce gros titre, elle avait souri. Ils pouvaient croire ce qu'ils voulaient ! Elle savait à qui elle devait son succès. Elle ne se souvenait que trop bien du serment qu'elle avait fait.

Mais voilà que cette femme étrange avait surgi de nulle part, trois jours plus tôt. Comme une ombre, elle l'avait suivie et était apparue dans quasiment tous les endroits qu'elle avait fréquentés. Chaque fois qu'Helen parcourait les rues de Londres, elle la croisait. Quand son regard s'échappait par la fenêtre pendant qu'elle révisait une partition, il tombait sur la silhouette de cette femme, postée sur le trottoir d'en face.

Le premier jour, Helen avait pris cela pour un hasard, mais quand le phénomène s'était répété, elle avait senti une certaine nervosité la gagner. Elle avait parfois affaire à des admirateurs un peu fous – les femmes ne faisaient pas exception, d'ailleurs –, prêts à tout pour un instant en tête-à-tête avec elle.

Quand elle en avait parlé à Trevor Black, son agent, ce dernier avait balayé l'incident d'un geste :

— Bah, encore une vieille folle inoffensive, que veux-tu qu'elle te fasse !

— Inoffensive ? Les fous ne sont jamais complètement inoffensifs ! Qui sait si elle ne transporte pas un couteau dans son sac à main ! avait répliqué Helen, mais Trevor semblait convaincu de l'innocence de la vieille dame.

— Si elle continue à te poursuivre après le concert, on en parlera à la police.

— Pourquoi est-ce que nous ne le faisons pas maintenant ?

— Ils se moqueraient de nous, voyons. Regarde-la !

Trevor avait pointé un doigt vers la fenêtre. L'étrange femme était toujours postée au bout de la rue. Sa silhouette

était légèrement rabougrie, sa robe noire semblait d'une autre époque et les traits de son visage avaient quelque chose d'asiatique. Elle avait beau s'interroger, Helen ne comprenait pas pourquoi cette femme la suivait. Un souvenir d'enfance avait bien resurgi, l'espace d'un éclair, quand elle l'avait vue pour la première fois, mais il s'était effacé aussi vite qu'il était venu.

Il ne pouvait plus subsister de doute, désormais, sur le fait que la femme avait effectivement guetté une occasion de lui parler seule à seule. Par un mystérieux stratagème, elle était parvenue à se glisser dans la loge juste après que Rosie se fut absentée pour aller vérifier si la salle était pleine, sur ordre d'Helen. En l'apercevant, Helen avait d'abord eu le réflexe d'appeler du secours, mais la femme avait quelque chose d'hypnotisant qui lui avait coupé la voix.

Ce que cette femme lui avait révélé au cours de ce bref entretien était à la fois si effrayant et si bouleversant que quelque chose s'était fissuré en elle. Furieuse, Helen avait attrapé le premier objet qui se trouvait à portée de sa main et l'avait jeté vers la femme, mais au lieu de l'atteindre, l'objet avait percuté le miroir de sa loge.

Visiblement effrayée par sa réaction, la vieille dame s'était enfuie, la laissant seule avec cette terrible révélation. Bien sûr, son étrange visiteuse avait pu mentir, mais quelque chose disait à Helen que ce n'était pas le cas. Grâce à ses paroles, tout prenait un sens. Des images oubliées depuis longtemps, le souvenir de mots prononcés devant elle, certaines pensées qui lui avaient traversé l'esprit – tout s'assemblait soudain comme les pièces d'un puzzle.

Helen jeta un coup d'œil au violon qui reposait à côté d'elle. Avant que l'inconnue ne fasse irruption dans sa loge, elle s'était attelée à un passage particulièrement difficile de la partition, qu'elle espérait revoir une dernière fois. Les choses s'étaient déroulées bien autrement, finalement.

Les mains tremblantes, la jeune femme saisit l'instrument et le retourna. Tandis que ses doigts caressaient la rose gravée sur son dos, un visage apparut dans son esprit. Le visage de la femme qui lui avait offert ce violon. Était-ce vraiment possible ?

Quand la porte s'ouvrit brusquement derrière Helen, son violon laissa échapper un étrange claquement métallique. En fouettant sa peau, une corde avait laissé une traînée sanglante. Profondément perturbée, Helen regarda les gouttes rouges se former à la surface de la blessure. Le souvenir de sa cruelle professeure de musique de l'époque l'emplit soudain de colère. Elle était sur le point de se lever et d'envoyer balader l'instrument dans un coin de la pièce quand le visage bienveillant de Rosie s'afficha derrière elle, dans le miroir.

— La salle est comble !

Le sourire de son habilleuse s'effaça aussitôt.

— Mon Dieu ! Est-ce que tout va bien ?

Elle avait réprimé un cri en apercevant le sang couler entre les mains de la violoniste.

— Ce n'est rien, lui répondit Helen avec sang-froid. L'une des cordes a sauté, je n'ai pas fait attention.

Elle ne sentait quasiment pas la douleur sur son poignet, la colère qui la submergeait ne laissait place à aucune autre sensation.

En temps normal, elle aurait immédiatement fait réparer l'instrument, mais aujourd'hui, elle ne parvenait pas même à se relever de sa chaise. Elle doutait d'ailleurs de pouvoir se lever un jour.

— Est-ce que vous avez besoin de quelque chose, Miss Carter ? demanda la costumière perplexe, mais Helen secoua la tête.

— Non, ça va aller, Rosie. Je n'ai besoin de rien.

Les mots étaient sortis de sa bouche avec davantage de fermeté qu'elle n'aurait voulu.

— Mais vous allez bientôt entrer en scène. Le violon...

Helen secoua la tête, l'air absent. Oui, elle était attendue. Hélas, la visite qu'elle venait de recevoir ne l'avait pas seulement bouleversée, elle lui avait aussi ôté l'assurance nécessaire pour jouer ce concert. Peu importe si cela représentait la fin de sa carrière, en cet instant précis, Helen ne souhaitait qu'une chose : s'éloigner d'ici au plus vite, se débarrasser de ce maudit instrument qui l'avait blessée tout autant que celle qui lui avait appris à en jouer. Cet instrument qui lui avait été offert par une morte.

Le violon à la main, Helen se leva et se dirigea vers la porte, la tête haute. Elle quitta la loge, indifférente aux appels de son habilleuse et à la corde cassée qui se balançait contre son mollet. Depuis la salle de concert lui parvenait la cacophonie des musiciens en train d'accorder leurs instruments. Peine perdue, puisque le concert n'aurait pas lieu. Le murmure impatient du public n'avait plus de sens, désormais.

D'un pas sûr, elle se dirigea vers la sortie de secours du bâtiment sans se soucier du regard surpris des machinistes. *Je ne suis pas à ma place, ici. Je ne veux pas de tout ça. Je veux qu'on me laisse tranquille. Je veux... j'ai besoin d'y voir plus clair.*

Quand Helen ouvrit la porte, le violon laissa échapper un son discordant, comme pour la mettre en garde. Une bourrasque froide et humide fouetta son visage. À cette période de l'année, Londres était particulièrement désagréable, surtout pendant la nuit, mais elle s'en fichait. La coupure à son poignet la lançait et l'instrument lui sembla très lourd, tout d'un coup. Espérant échapper au regard de la morte qui la hantait, Helen s'engagea vivement sur la chaussée, juste en face du London Hall.

Ce n'est qu'en entendant le vacarme assourdissant d'un klaxon, trop près d'elle, qu'elle aperçut les phares éblouissants d'un véhicule qui s'approchait à toute allure. Elle leva les bras comme pour l'arrêter.



# 1

*Berlin, janvier 2011*

Quand l'aiguille de la grande horloge s'approcha du cinq, Lilly Kaiser se résigna à ne plus accueillir d'autre client dans sa boutique ce soir. Le visage caché dans le col remonté de leur manteau, le couvre-chef enfoncé jusqu'aux yeux, les passants filaient devant la vitrine sans la gratifier du moindre regard.

Pendant les premières semaines de la nouvelle année, plus personne ne s'intéressait aux antiquités. Les portefeuilles et les comptes en banques étaient vides, l'envie de dénicher une pièce rare pour faire plaisir à un proche était passée. Les choses changeraient au printemps et pendant l'été, avec l'arrivée de touristes venus du monde entier. D'ici là, elle allait devoir surmonter tant bien que mal la baisse de fréquentation.

Avec un soupir, Lilly s'assit sur un petit tabouret Louis XV et contempla le ciel à travers la vitrine. Cela faisait plusieurs jours, désormais, que la neige tombait sans discontinuer. Son regard s'arrêta un instant sur le reflet de son visage, dans la façade lustrée d'un petit placard, l'un des quelques rossignols que comptait sa boutique.

Ses traits fins, presque juvéniles, étaient tendus, son visage était pâle et seuls sa chevelure rousse et ses yeux verts brillèrent joyeusement. Les congés de Noël ne lui avaient pas apporté beaucoup de repos. Son séjour chez ses parents s'était conclu par la même rengaine que d'habitude : il était grand temps qu'elle se trouve un nouveau mari.

Bien qu'elle aimât beaucoup ses parents, c'en avait été trop pour Lilly. Très énervée, elle était rentrée à Berlin pour savourer le passage des années toute seule, dans son appartement, avant de s'atteler à l'inventaire de son magasin. Ce dernier terminé, il ne lui restait plus qu'à attendre le retour de la clientèle. Lilly détestait le désœuvrement, mais que pouvait-elle faire d'autre ?

*Je ferais peut-être mieux de fermer la boutique et de partir en vacances pendant deux mois, se dit-elle.*

Le tintement de la sonnette – une pièce récupérée dans une vieille bâtisse de campagne, qui lui évoquait invariablement une armada de domestiques affairés – la tira de sa rêverie.

Des flocons de neige scintillaient sur le manteau du vieil homme qui se tenait sur le pas de la porte et se demandait visiblement s'il pouvait entrer. Au contact de la chaleur, les flocons se transformèrent lentement en gouttes d'eau. Le visage buriné du vieillard aurait sans peine pu passer pour celui d'un marin dans une publicité. Sous son bras était coincé un ancien étui à violon, élimé par endroits. Espérait-il le lui vendre ?

Lilly se leva, lissa d'une main son gilet bleu marine et avança vers ce nouveau client.

— Bonjour ! En quoi puis-je vous être utile ?

L'homme la détailla brièvement, puis un sourire contenu s'afficha sur son visage.

— Je suppose que cette boutique vous appartient ?

— En effet, oui, répondit Lilly en souriant. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Quel type de client son interlocuteur pouvait-il bien être ? Un vieux musicien qui rentrait chez lui après une représentation, peut-être ? Un professeur de violon qui se battait avec des élèves au talent introuvable ?

L'homme la regarda de nouveau avec attention, comme s'il cherchait à déchiffrer quelque chose dans les traits de son visage. Puis il saisit l'étui à violon calé sous son bras.

— J'ai quelque chose pour vous. Me permettez-vous de vous le montrer ?

Lilly n'avait pas l'intention de faire de nouvelles acquisitions ce mois-ci, mais il était tellement rare qu'on lui propose des instruments de musique qu'elle ne put refuser.

— Suivez-moi par ici, ce sera plus pratique pour le déballer.

Elle guida l'inconnu vers une simple table installée à côté de la caisse. C'est ici qu'elle invitait les clients à lui montrer ce qu'ils avaient à lui vendre. La plupart du temps, c'étaient des marchandises sans grand intérêt. Les gens avaient tendance à surévaluer la valeur des objets qu'ils découvraient dans le grenier ou l'héritage de leurs parents. Combien de fois, déjà, avait-elle dû supporter des reproches de sa clientèle dépitée de voir ses précieux biens taxés de pacotille ?

Cette fois, cependant, il suffit que l'homme ouvre l'étui du violon pour que Lilly comprenne qu'elle était en présence d'un objet exceptionnel. Sur la doublure élimée et dévorée par les mites de l'étui, qui avait dû être d'un pourpre vif, reposait un violon. Un violon ancien. Lilly n'était pas experte en la matière, mais elle estima son âge à une centaine d'années, au bas mot.

— N'hésitez pas à le sortir de l'étui, dit le vieil homme tout en continuant de l'observer très attentivement.

Lilly eut une légère hésitation. Bien qu'elle n'eût jamais joué d'un instrument de musique, elle éprouvait un grand respect à leur rencontre. Tout en saisissant le manche du violon, elle eut une pensée pour son amie Ellen, dont c'était à la fois la passion et le métier de restaurer ce genre de bijoux très particuliers. Il suffirait sans aucun doute d'un seul coup d'œil à cette dernière pour estimer la valeur exacte de l'objet.

En étudiant le violon – son vernis inhabituel, la forme étrange de sa volute –, Lilly remarqua un dessin gravé sur son dos. Une rose. Elle était de forme grossière, très stylisée, comme si elle avait été tracée par un enfant, mais c'était indubitablement une rose.

Quel luthier décorait ainsi son instrument ? Lilly nota intérieurement d'appeler Ellen le soir même. Il était évident qu'elle ne pourrait se payer un tel instrument, mais elle avait tout de même envie de décrire cet étrange dessin à son amie – peut-être que cet homme lui permettrait d'en faire une photo, d'ailleurs...

— Je crains que mon budget ne suffise pas pour cette pièce, dit-elle en reposant délicatement l'instrument dans son écrin. Il doit valoir une fortune.

— En effet, répondit le vieil homme d'un air pensif, mais je perçois comme un regret dans votre voix. Ce violon vous plaît, n'est-ce pas ?

— Oui, il... Il est vraiment exceptionnel.

— Eh bien, que diriez-vous si je vous révélais qu'il n'est pas à vendre ?

Lilly leva les sourcils, perplexe.

— Pourquoi êtes-vous ici, dans ce cas ?

L'homme eut un bref sourire.

— Parce que ce violon vous appartient.

— Pardon ?

Lilly regarda le vieillard d'un air stupéfait.

— Vous voulez m'offrir ce violon ? reprit-elle sans comprendre.

— Pas tout à fait, non. On ne peut offrir que ce que l'on possède. Ce violon est à vous. Enfin, si l'on en croit le bureau d'état civil. À moins, bien sûr, que vous ne soyez pas Lilly Kaiser.

— Si, si, c'est bien moi, mais...

— Alors ce violon est le vôtre. Oh, et il y a autre chose.

Son sourire aimable ne suffit pas à dissiper les doutes de Lilly. Tout cela ne pouvait être qu'une ruse ou une méprise. Pourquoi cet homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant lui offrait-il un violon ?

— Jetez un œil sous la doublure, insista ce dernier. Ce que vous y trouverez vous rappellera peut-être quelque chose.

Lilly hésita un instant puis elle palpa la doublure et en sortit un papier recouvert de taches de moisissure, qu'elle déplia d'une main tremblante.

— Une partition ? murmura Lilly, surprise.

Le morceau qui figurait sur la feuille portait le titre de *Moonshine Garden* – Le jardin au clair de lune. Les notes semblaient

griffonnées, comme si elles avaient été inscrites en toute hâte. Il manquait le nom du compositeur.

— D'où tenez-vous ce violon ? interrogea Lilly, toujours aussi perplexe. Et comment saviez-vous...

Le tintement de la sonnette l'interrompt. Quand elle leva les yeux, ce fut pour voir l'homme s'éloigner à grands pas, comme un voleur fuyant devant la police.

Pendant quelques instants Lilly resta plantée là, pétrifiée, puis elle se précipita vers la porte qu'elle ouvrit à la volée avant de s'élançer dans le froid. Malheureusement, l'homme dont elle ne connaissait pas même le nom avait déjà disparu. Le froid glacial mordit son visage et s'engouffra dans les mailles de ses vêtements, si bien qu'elle battit rapidement en retraite.

Le violon reposait sur la table, dans son écrin pourpre. Lilly s'aperçut qu'elle tenait encore le morceau de papier à la main. Qu'allait-elle bien pouvoir en faire ? Dans un élan d'espoir, elle jeta un dernier coup d'œil par la vitrine, mais l'homme s'était bel et bien volatilisé.

Un frisson la parcourut pendant qu'elle caressait du regard le violon dont le vernis avait une teinte étrange, presque rouge. Elle détailla les cordes aux reflets argentés qui recouvraient son manche frêle, puis s'attarda sur la volute aux courbes délicates. Quel instrument merveilleux ! Elle ne pouvait pas croire que c'était le sien. Qu'en était-il de cette partition, d'ailleurs ? Pourquoi avait-il attiré son attention sur celle-ci ?

Un claquement la fit bondir. Elle se retourna juste assez vite pour apercevoir une horde d'enfants qui s'éloignait bruyamment de la boutique. Une boule de neige s'était échouée sur le premier « A » de l'inscription : « Antiquités Kaiser ».

Lilly lâcha un soupir et regarda de nouveau le violon. *Il faut que je le montre à Ellen. Elle saura peut-être qui l'a construit – et avec un peu de chance, je pourrais découvrir qui a composé ce morceau.*

La probabilité qu'un autre client ou, qui sait, un second vieillard muni d'un cadeau enchanté vienne à sa boutique ce soir, était faible. Lilly retourna l'inscription « Fermé » suspendue à la porte et alla chercher son manteau.

## 2

**L'**étui à violon calé sous le bras, Lilly gravit les marches de son appartement de la Berliner Strasse. L'immeuble était plutôt ancien et jouxtait un vieux théâtre, désaffecté depuis plusieurs années dans l'attente d'un nouvel acquéreur.

Les marches grincèrent sous ses pas pendant que l'odeur caractéristique de la bâtisse l'enveloppait. La cage d'escalier était un nid à senteurs, chaque étage avait la sienne. En bas c'était le chat, au milieu le chou rouge et une fois arrivée en haut, elle serait certainement accueillie par des relents de moisissure et de linge humide – pourtant, personne n'étendait jamais son linge dans le couloir. De temps à autre, les frontières olfactives se déplaçaient, mais les odeurs se renouvelaient sans cesse – l'un préparait un plat du dimanche, l'autre laissait sortir le chat, un troisième vaquait à une autre occupation qui prolongeait ou enrichissait le parfum de son étage.

L'étage de Lilly, celui qui sentait le linge humide, se trouvait tout en haut, si bien qu'elle devait venir à bout de cinq escaliers avant de pouvoir refermer sa porte en laissant ces relents domestiques sur le palier.

Ses joues engourdis par le froid coupant reprirent de leurs couleurs à mesure qu'elle gravissait les étages. Ses mains aussi

avaient perdu toute sensibilité, malgré les gants. Lilly était impatiente de se faire un café et de téléphoner à Ellen.

À mi-chemin de son appartement, elle croisa Sunny Berger, l'étudiante de vingt ans couverte de tatouages qui lui donnait parfois un coup de main à la boutique. La jeune femme avait l'œil pour les antiquités. Certains clients étaient parfois surpris par les motifs qui ornaient sa peau, mais elle ne tardait jamais à gagner leur sympathie par son charme et sa gentillesse.

Avec Lilly, le courant était tout de suite passé. Une semaine à peine après l'emménagement de l'étudiante, les deux femmes étaient déjà amies.

— Hé, Sunny, comment ça va ? demanda Lilly et de nouveau, l'idée de s'offrir quelques jours de congé lui traversa l'esprit – l'étudiante était la mieux placée pour la remplacer si elle en avait besoin.

— Super, et toi ? fit la jeune femme en remontant joyeusement la manche de son pull. Regarde, c'est mon petit dernier !

Le tatouage représentait une pin-up chevauchant une boule de billard ornée du chiffre huit. Si Lilly n'avait aucune intention de décorer un jour son corps de motifs indélébiles, elle ne pouvait qu'admirer la dextérité et la précision avec lesquelles l'artiste s'était acquitté de sa tâche.

— Beau travail. Tu l'as fait faire où ?

— Dans un magasin sur la Torstrasse, répondit Sunny, et un sourire presque amoureux éclaira son visage. Je crois bien que je vais y retourner, le tatoueur était vraiment sympa.

— Tu as de nouveau trouvé l'homme idéal ? demanda Lilly

Au contraire de ses tatouages, les relations de Sunny étaient tout sauf durables.

— L'homme idéal pour mon prochain tatouage, en tout cas. À part ça...

La jeune fille arbora une mine désappointée, leva sa main gauche et désigna son annulaire, sur lequel était inscrit « Love ».

— Ah, il est marié, comprit Lilly, et son interlocutrice hocha la tête.

— Oui, malheureusement. Ce serait super si je pouvais me trouver un tatoueur, il me les ferait gratuitement.

— Au bout d'un an, tu n'aurais plus un espace libre sur ton corps.

— Oui, tu as raison. Ça deviendrait ennuyeux, à la longue. Enfin, en tout cas, Dennis est vraiment sympa...

— Et si tu t'en faisais un ami, plutôt ? Peut-être qu'il te ferait une petite ristourne.

— Je vais voir. Et toi, comment ça va ? Tu n'as pas besoin d'aide à la boutique, à tout hasard ? demanda Sunny après avoir remis sa manche en place.

Lilly sourit intérieurement. Cette question revenait toujours dès que Sunny s'était offert un nouveau tatouage. Chaque nouvel ornement creusait un trou dans ses finances, sans que cela ne la dissuade d'en vouloir un autre tout de suite après.

Lilly s'apprêtait à la décevoir mais l'idée de s'autoriser quelques jours de vacances et d'échapper à la pluie berlinoise lui revint.

— Pourquoi pas ? D'ici une semaine ou deux, peut-être. Tu serais disponible ?

— Bien sûr ! répondit la jeune femme. Je me tiens à ta disposition, il suffit de me dire pour combien de temps tu as besoin de moi. C'est bientôt les vacances, pour nous.

Trois mois de liberté. Lilly se rappela ses propres études. Elle aussi avait toujours dû se mettre en quête d'un quelconque petit boulot pour renflouer ses caisses, comme Sunny, mais les vacances universitaires restaient pour elle parmi les moments les plus heureux de sa vie estudiantine.

— Je ne vais pas les monopoliser entièrement, ne t'inquiète pas ! Mais peut-être que tu pourrais me réserver trois ou quatre semaines...

— Oh, tu pars en vacances ?

— Peut-être...

Un sourire traversa le visage de Lilly, puis elle caressa d'un air absent l'étui qu'elle portait sous son bras.

— Laisse-moi deviner : tu vas apprendre à jouer du violon par la même occasion ?

— Non, on me l'a donné aujourd'hui, et... On verra.

Si son amie Ellen était intéressée par l'instrument, Lilly le lui apporterait à Londres, mais ça, elle ne voulait pas en parler à Sunny. Pas encore.

— D'accord, alors tiens-moi au courant si tu as besoin de moi. Je lâcherais tout pour m'occuper de ta boutique !

— Merci. Je t'appelle bientôt.

— Génial ! lança Sunny avant de la doubler d'un bond et de disparaître à l'étage du chat.

Lilly poursuivit son ascension jusqu'à ce que le parfum familial de linge humide l'enveloppe.

— Ah, bonjour madame Kaiser ! s'exclama Martin Gepard, qui était en train de verrouiller sa porte.

Il avait emménagé ici un mois après Lilly et travaillait dans un supermarché des environs. Bien qu'ils aient presque le même âge et qu'ils se sachent tous deux célibataires, leurs liens ne s'étaient jamais resserrés. Comme d'habitude, Lilly se contenta de répondre aimablement à son salut avant de disparaître dans son appartement en laissant la puanteur sur le palier. Dans ses quatre murs à elle, cela sentait la vanille, le linge propre, le bois et les livres.

Elle n'avait jamais été tentée de rapporter du mobilier antique chez elle. Dans une vie antérieure, elle avait possédé un grand nombre de meubles anciens, mais depuis que son mari était parti, Lilly préférait vivre dans un intérieur moderne. Son équipement était neuf et bon marché et provenait pour la plupart du vendeur de meuble suédois omniprésent en Europe. La seule chose qu'elle ait gardée de son ancienne habitation était une peinture représentant une femme, debout devant une fenêtre, le regard perdu sur ce qui semblait être un jardin.

Tout particulièrement pendant les premières années de sa nouvelle vie, Lilly s'était reconnue dans cette silhouette. La femme, également rousse, paraissait aussi désemparée qu'elle. Il était impossible de discerner ce qui se cachait dans le jardin aux contours incertains, mais le regard de la femme n'exprimait pas de joie. Au contraire, elle semblait se demander quoi faire, mesurer s'il ne vaudrait pas mieux partir, abandonner ce jardin.

Lilly aussi se posait fréquemment cette question. L'appartement ne poserait aucun problème, seule la boutique l'empêchait de partir. Bien sûr, elle pouvait s'absenter quelques jours ou quelques semaines, grâce à Sunny, mais elle ne pouvait

s'imaginer quitter Berlin pour de bon. Où irait-elle, d'ailleurs ? Elle n'avait jamais eu beaucoup d'amis, et leur nombre s'était encore restreint avec la mort de son mari. En vérité, il ne lui restait plus qu'Ellen. Cela n'attristait pas Lilly, bien au contraire. Ellen était toujours là pour elle, quoi qu'il arrive.

Lilly porta l'étui à violon jusqu'à son bureau et l'y déposa avec précaution. L'éclat de la lampe qu'elle avait allumée se refléta dans le cuir et les jointures usées de l'objet, lui donnant un éclat mystérieux.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle au portrait d'un homme qui lui souriait depuis son cadre sobre. Est-ce que je me lance dans cette aventure ?

Son mari avait toujours trouvé qu'il fallait accueillir à bras ouverts toute nouvelle opportunité. Aujourd'hui aussi, son sourire semblait exprimer un encouragement. Lilly peinait à croire que trois ans déjà s'étaient écoulés depuis sa mort. Elle se surprenait encore à attendre ses apparitions surprise dans la boutique, les mains chargées de cafés ou de cornets de glace, selon la saison, avant d'admirer ses nouvelles acquisitions. Peter ne connaissait pas grand-chose aux antiquités, mais il avait toujours eu bon goût. Ce violon l'aurait séduit, cela ne faisait pas de doute.

Elle passa tendrement un doigt sur le portrait mais quand elle sentit des larmes poindre, elle se tourna résolument vers le téléphone.

Parler avec Ellen lui changerait les idées. Pendant qu'elle composait le numéro, le visage d'une femme blonde approchant de la quarantaine se dessina dans son esprit, ses yeux d'un bleu lumineux, son nez court, son menton un peu trop prononcé et son énergie débordante. Bien qu'elles aient toutes deux le même âge, Ellen avait toujours semblé plus mûre. Ellen, forte et sûre d'elle, face à Lilly l'enfantine, l'incertaine. Sans doute était-ce justement cette différence qui cimentait leur amitié.

— Salut Ellen, c'est Lilly, dit-elle après qu'une voix rauque de fumeuse se fut présentée à l'autre bout de la ligne.

— Lilly, bon sang ! s'exclama son amie. Depuis combien de temps ne nous sommes-nous pas parlé !

— Beaucoup trop longtemps, répondit Lilly en faisant mentalement le compte à rebours.

Cela faisait sûrement un trimestre qu'elles ne s'étaient pas téléphoné. Bien entendu, elles communiquaient régulièrement par e-mail, mais ce n'était qu'une maigre compensation par rapport aux interminables conversations intimes qu'elles avaient à une époque.

— C'est bien ce qu'il me semblait !

Le gloussement typique d'Ellen retentit, puis elle demanda :

— Que me vaut la joie d'entendre ta voix ?

À en juger d'après les chuintements que Lilly entendait en bruit de fond, Ellen était aux fourneaux. Il était presque dix-neuf heures en Angleterre. Si Ellen pouvait largement se permettre d'avoir une cuisinière à domicile, elle mettait un point d'honneur à préparer les repas elle-même – tout au moins quand elle était à la maison.

— J'ai fait une drôle de rencontre dans la boutique, aujourd'hui, répondit Lilly en se retenant péniblement de révéler tout de suite de quoi il s'agissait.

Elle ne savait que trop bien à quel point Ellen aimait le suspense, son amie serait très déçue si elle lui livrait les faits sans la moindre fioriture. D'ailleurs, elle-même trouvait l'aventure si incroyable qu'elle doutait presque de l'avoir réellement vécue.

Elle se lança donc dans un récit détaillé de la visite du vieux monsieur et rapporta précisément ses propos avant de clore par la description du cadeau.

— Il t'a offert un violon ? demanda Ellen, incrédule.

— Oui ! Et le plus étrange, c'est qu'il m'a dit que ce violon m'appartenait ! Pourtant, je n'ai rien trouvé dans l'étui qui puisse confirmer ses propos. Dans la doublure, il y avait seulement une partition de *Moonshine Garden*.

— Le Jardin au clair de lune... c'est très joli, fit Ellen. Et ton mystérieux donateur n'a pas laissé d'adresse ?

— Non, il ne s'est même pas présenté et il avait disparu avant que je puisse lui poser la moindre question.

Ellen lâcha un claquement de langue réprobateur.

— Eh bien, j'espère que ça te servira de leçon. La prochaine fois, tu commenceras par demander le nom du client. Qui sait s'il n'a pas essayé de te refourguer de la marchandise volée ?

Lilly n'y avait pas pensé un seul instant. Elle ne s'enquerrait jamais du nom de ses clients, cela faisait partie de ses principes – sauf, bien entendu, si ces derniers avaient besoin d'une facture détaillée pour leur vente.

Un courant glacial traversa ses membres et elle s'en voulut d'avoir été aussi naïve.

— Tu crois vraiment qu'il pourrait avoir été volé ?

Elle considéra l'étui à violon d'un air suspicieux.

— Ce n'est pas exclu, en tout cas. Cela dit, le fait qu'il t'ait donné l'instrument en te disant qu'il t'appartenait n'appuie pas cette hypothèse. Si j'étais un voleur, j'essaierais plutôt d'en obtenir le meilleur prix possible et si je n'arrivais pas à le revendre, je le jetterais par la fenêtre de ma voiture.

— Tu ne ferais sûrement pas une chose pareille ! répliqua Lilly.

Elle avait retrouvé son calme. Non, le violon n'avait pas été volé. Quelque chose n'était pas clair, c'était évident, mais ce n'était pas de la marchandise volée.

— D'accord, il est peu probable que je jette un instrument de musique par la fenêtre, mais je ne suis pas un cambrioleur, non plus. Alors, décris-moi ce petit bijou.

Lilly décrivit du mieux qu'elle le put l'apparence du violon, la courbure de sa volute, la longueur de son manche, l'emplacement des ouïes. Sa taille et sa teinte. Elle garda pour la fin l'évocation de la rose, gravée dans son dos. Quand elle raconta que celle-ci semblait avoir été gravée dans le bois à l'aide d'un objet brûlant ou d'un fer à souder, Ellen lâcha un soupir atterré. Derrière elle retentit un bruit métallique, manifestement quelque chose était en train de déborder.

— Excuse-moi un instant, lança-t-elle et l'écouteur retomba sur la table de la cuisine avec un claquement tandis que Lilly entendait un vacarme entrecoupé de jurons et de bruits de pas précipités.

Au bout d'une minute environ, Ellen reprit le combiné.

— 'xcuse-moi, j'ai failli faire déborder le ragoût.

Lilly sourit. Ellen n'était pas particulièrement douée pour les travaux domestiques, mais elle avait bien d'autres talents. Pourtant, elle ne s'avouait jamais vaincue et s'essayait sans cesse aux fourneaux.

— Alors ? Qu'est-ce que tu penses de cette rose ?

— Tout d'abord, je suis un peu choquée, répondit Ellen, puis un bruit de bois traîné sur du carrelage indiqua qu'elle avait saisi une chaise pour s'asseoir. Est-ce que ce dessin a été gravé dans le vernis ? Quel vandale ferait une chose pareille ?

— Calme-toi, rétorqua Lilly en jetant un coup d'œil à l'étui à violon. Le dessin se trouve sous le vernis. Comme si le luthier avait décoré le bois avant de le recouvrir de laque. Un peu comme une signature, en quelque sorte.

— Ce serait vraiment très inhabituel. Les luthiers n'ont pas pour habitude de signer la face extérieure des instruments. De nos jours, il existe peut-être quelques types légèrement mégalomanes qui font ça parce qu'ils se prennent pour des dieux, mais sinon...

— Quoi qu'il en soit, ce luthier a apparemment voulu en faire un objet très particulier. Il n'existe vraiment pas d'autres violons gravés ?

— Si, bien entendu. Il existe des violons gravés, mais ils n'ont pas été construits par de grands maîtres. J'aurais bien aimé voir la tête de Guarneri ou Stradivari si quelqu'un leur avait commandé un violon décoré de la sorte.

— Si le boulot était bien payé, ils auraient sûrement accepté, tu ne crois pas ?

— Tu te trompes, ma belle. Bien sûr, ils acceptaient des travaux de commande, mais jamais ils n'auraient accepté de fabriquer une œuvre qui aurait pu compromettre leur réputation. Si un homme voulait offrir un violon orné de roses à sa fille pour son anniversaire, peu importe quelle conséquence l'ornement aurait sur le son de l'instrument, il pouvait être certain que le maître refuserait sa commande et qu'il l'enverrait chez un collègue moins renommé. Chez Stradivari, seuls les instruments à la hauteur de son talent étaient autorisés à sortir des ateliers, et c'était pareil chez tous les grands maîtres.